

8 Société et Culture

Spectacle/Poussy Makindo

Quand tradition et amour se mêlent sur la scène

Frédéric Serge LONG
Libreville/Gabon

Cela donne lieu à une frénésie et une effervescence, comme ce fut le cas vendredi dernier à Ozangue, lors d'un concert 100% traditionnel que l'artiste a gracieusement offert à son public.

COMME promis à son public, Poussy Makindo a donné de la voix et de l'énergie, vendredi dernier, au complexe socio-culturel et gastronomique du domicile Ruffin Ambourouet à Ozangue. Toute radieuse, l'artiste promotrice des rythmes traditionnels Ndjembè et Ivanga s'est présentée à ses fans, certes, dans la logique de la préservation et la valorisa-



Photo : DR

L'artiste Poussy Makindo (c) au cœur de l'art traditionnel.

tion des valeurs ancestrales, mais également sous le visage de l'amour. En effet, la fête de la Saint-Valentin battant son plein à cette période, elle avait choisi de mettre la flamme de Cupidon et la tradition sur une

même scène. Preuve qu'il n'existe pas d'incompatibilités entre les deux. De "Nkanga Ni Ngozo" à "Ibenga Na Kumu", en passant par "Bendje Espoir", "Igweli" ou encore "Yongon Mi Gwega"



Photo : DR

Quelques joueurs professionnels de percussions ont accompagné la chanteuse.

et quelques titres de son prochain album, Yvonne Martiale Iromba Wora, de son véritable nom, a proposé gracieusement un savoureux package musical. Aidé pour la circonstance par son confrère Rentch

Bengaut, ainsi que des batteurs et danseuses professionnels. Elle a notamment pu mesurer, au cours de cette soirée, le degré d'estime que lui porte le public. En dépit de la longue attente accusée avant

le début du spectacle, la communion avec l'assistance n'a eu aucun mal à s'établir.

Avoir une Poussy Makindo sur scène revient, en général, à recevoir des décibels de bonne humeur, à ressentir les vibrations des sonorités traditionnelles parcourir chaque organisme et, surtout, à comprendre que la culture reste ce qu'on préserve lorsque tout s'est envolé.

Originaire du village Esogwe, dans le département d'Etimboue (Ogooué-Maritime), Poussy Makindo compte cinq albums à son actif : "Isenge Mialo" sorti dans les bacs en 2006, "Hommage" (2007), "Ikokoua" (2009), "Bendje Espoir" (2012) et "Ikeniza" (2015). "Ekamandinga", le 6e, arrive bientôt.

Conférence

Pour une meilleure valorisation du patrimoine culturel gabonais

F.B.E.M
Libreville/Gabon

L'écrivain Jean-Hilaire Otembe Nguema a, récemment, animé un conférence sur la méconnaissance par les Gabonais de la valeur de leur patrimoine culturel, pourtant reconnu à l'international. Appelant ainsi, politiques et population, à travailler à sa reconnaissance, voire à sa réappropriation.



Photo : F.B.E.M

Un aperçu du public ayant suivi la communication.

« **DEPUIS** quelques décennies, l'art traditionnel gabonais bat des records d'enchères dans le monde et fait la fierté des musées et collections privées en Occident. Sans que les pouvoirs publics ne mesurent un tel succès. Paradoxal tout de même. » C'est par ce constat que le conférencier, Jean-Hi-

laire Otembe Nguema, a débuté sa communication sur la "Reconnaissance des patrimoines culturels gabonais", qu'il a animée, la semaine dernière, à l'Institut français (IF) de Libreville. « *Un malentendu culturel* » qui fait, a-t-il ajouté, que « *ce qui est lu comme patrimoine du Sud par le Nord ne l'est pas*

forcément au Sud, ou ne l'est pas dans les mêmes termes, ni dans les mêmes fonctions. » D'où cette conférence qui a consisté, précisait-il plus loin, à interpeller le maximum de compatriotes sur l'importance de notre patrimoine culturel, et sur l'exploitation juteuse qui en est faite ailleurs.



Photo : F.B.E.M

Jean-Hilaire Otembe Nguema, durant son exposé.

De la présentation des huit sites gabonais inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco, en passant par les démarches de valorisation du patrimoine culturel des peuples premiers dits Pygmées, puis des sculptures gabonaises, le conférencier a regretté que ces initiatives ne soient pas aussi bénéfiques

qu'elles doivent l'être pour les principaux concernés. Pire, que trop peu de Gabonais soient au courant de ces démarches, quand d'autres n'y accordent carrément pas d'importance. Prenant, pour cela, l'exemple des arts plastiques, il a montré comment des masques gabonais ont atteint des

sommes faramineuses durant des enchères en France, « *sans qu'un seul sou ne soit reversé au Trésor gabonais.* » Le record revenant au masque "Ngil" du Woleu-Ntem, de la collection VERITE, adjudgé à... 3,3 milliards de francs CFA en 2006 !

Mais, loin d'être utopique, en envisageant le retour de ces célèbres œuvres d'art sur notre sol, M. Otembe Nguema a émis comme préalables à cette étape, la construction d'un « *vrai musée, la formation de conservateurs* », ainsi que le renforcement de notre politique culturelle. Une urgence, a-t-il laissé entendre, notamment pour ce qui est des sculptures dites sacrées (ossements, crânes, etc.), et au sujet desquelles il a eu une position tranchée : « *Elles ne doivent jamais se retrouver derrière les vitrines de musées... Car par définition, ce sont des biens privés et jamais publics.* »

Note de lecture

Prisca Otouma, la poétesse du corps

RN
Libreville/Gabon

C'est de la belle et bonne poésie, comme l'aiment les amateurs du genre. Faite de vers ailés, ciselés, concis, clairs mais en même temps d'un hermétisme doux par endroits, le recueil de Prisca Otouma, "A corps confus, accord perdu" (Jets d'Encre, 2013), tranche avec l'ordinaire à travers l'évocation d'un thème unique : le corps. Inédit.

UNE merveille de découverte que ce petit recueil de poésie signé Prisca Otouma, une femme de lettres gabonaise, qui en est à sa deuxième œuvre publiée, après "Un instant d'ameridées" (Edilivre, 2012). Une chose frappe d'emblée : la maîtrise du vers. Une maîtrise perceptible à deux ni-

veux au moins. Un, la poétesse tresse son vers avec un choix de mots efficaces, qui renvoient tous, ou presque, au "corps", dans toutes ses déclinaisons. Deux, la longueur de chaque poème : des vers de moins de douze pieds dans leur écrasante majorité, des strophes qui vont de trois à huit vers dans l'ensemble. Le tout dans une harmonie telle que le lecteur a l'impression de lire un seul et long poème bâti à partir de strophes que seraient les poèmes de chaque page. Sur le plan visuel, la concision des poèmes laisse sentir qu'on ira à l'essentiel. Et c'est bien souvent le cas. Prisca Otouma, c'est notre hypothèse, médite certainement longtemps ses textes avant de les étaler sur sa feuille blanche, ou alors, en amont, c'est-à-dire avant publication, elle effectue un travail pointu de modélisation, tant la précision de son propos est effarante. Et même avec une loupe, nulle part

nous n'avons rencontré une seule faute d'expression. Pas même une coquille. Un travail d'artiste perfectionniste, incontestablement. Tout aussi impressionnant, ce thème du corps. Il est central dans ce recueil. Tous les poèmes en parlent, sur des variations rythmiques et sous-thématiques particulièrement intéressantes. Mais il s'agit bel et bien du corps, partout. Pas tant du corps sensuel, charmant, séduisant, comme nous en avons l'habitude avec l'instrumentalisation du corps de la femme et désormais de l'homme aussi, mais du corps simple, ordinaire, mais aussi du corps symbolique. Du corps qui hurle, souffre, attend, patiente, éructe, tance, gronde, pleure, meurt... Du corps qui chante, rit, vit. La symbolique du corps également compte : le corps renvoyant à la race, à l'espace, au temps, aux événements, aux souvenirs, aux choses... Prisca Otouma chante le

corps dans tous ses états, à bien y regarder. Mais pas de n'importe quelle manière. Avec la manière de la musique d'abord. La musique en effet est l'autre force d'"A corps confus, accord perdu", avec ces jeux de mots et de sons qui surprennent agréablement, qui jouent avec le sens et les sens. Un exemple : "Corps sans corps/Corps sans vie/Décor de corps sans vie/Vie vidée de corps/Corps vidé de vie/Vide inassouvi.../Soulevez ces corps,/Relevez ces vies/Qui tombent dans ah... !/Soudez-les à la vie,/Ces corps sans corps/Ces corps sans vie." Tout va vite. On est appelé bien souvent à relire, pour être sûr de n'avoir pas manqué quelque chose. Or, relire, c'est renouveler le plaisir. Un plaisir des sens qui, heureusement, se trouve rarement dédaigné.



LSBEK 2016